

## Élisabeth

J'étais dans le train vers Ancenis et je venais d'envoyer un message à ma sœur pour lui dire que j'arriverais très bientôt à la gare. J'avais hâte de la revoir. Héloïse et moi étions jumeaux mais je l'avais toujours considérée comme si elle avait été ma petite sœur. Hélas la raison de mon retour n'était pas des plus heureuses : notre grand-tante venait de décéder. « Mesdames et messieurs, le train va entrer en gare. Bonne journée à tous. » L'annonce me sortit de mes pensées. Dès que les portes furent ouvertes, je me précipitai hors du train et me jetai dans les bras de ma chère sœur. « Coucou frangin, me dit-elle de sa voix chantante. Il faut qu'on file chez le notaire, on est déjà en retard. Les câlins ce sera pour après.

- Pour une fois que tu te soucis de l'heure, lui répliquai-je sur le ton de la plaisanterie. » Héloïse était une artiste. Elle était tête en l'air, désorganisée et la ponctualité n'était vraiment pas son fort. Nous courûmes à la voiture et partîmes en direction du cabinet notarial.

« Je lègue par le présent testament, tous mes biens tels que ma ferme de « La petite forêt » et tout ce qui s'y trouve à mes petits neveux : Héloïse Julie Lisa Lebrun et Marcus Antoine Victor Lebrun. Je leur lègue aussi la garde de mon chat Croquette ainsi que tout mon argent. »

« Elle... elle nous donne tout ! Mais pourquoi à nous, demandai-je, choqué.

-Vous êtes ses seuls héritiers, elle n'avait personne d'autre que vous.

- J'ai toujours bien aimé tante Pauline. »

La réaction d'Héloïse me fit grimacer. Comment pouvait-elle annoncer cela en parlant avec ce ton si joyeux ? C'était comme si Pauline avait été juste devant elle, installée confortablement dans un siège à siroter une tasse de café. Moi, au contraire, je trouvais la situation complexe. J'avais été quelquefois chez cette chère tante quand elle était encore de ce monde. Sa ferme était un endroit sombre et froid, presque lugubre qui tombait en ruine. L'endroit donnait la chair de poule et quand j'étais jeune, je ne supportais pas d'y rester plus de quelques heures. Je fis appel à mes vieux souvenirs pour me rappeler ce triste endroit : le mobilier était tout en bois de frêne à moitié pourri, les embrasures des fenêtres laissaient passer toute la pluie et le vent, la toiture semblait n'avoir jamais existé tant les tuiles étaient tombées et les murs étaient aussi décatiés que si la mesure avait daté de l'Antiquité. Je n'avais jamais compris comment Pauline arrivait encore à vivre là-bas et bien que ma sœur semblât aux anges, je trouvai que c'était un vrai cadeau empoisonné que notre tante nous faisait là.

Trois quarts d'heure plus tard, nous nous trouvions devant l'entrée de l'habitation (si l'on pouvait qualifier cela d'habitable). Ma sœur qui sautillait comme un enfant autour de moi se figea quand j'ouvris la porte en faisant grincer les gonds. Un courant d'air glacé s'échappa par l'ouverture et j'eus soudain la chair de poule : j'avais cru entendre de sombres murmures dans le vent. Ma jumelle, qui ne semblait pas avoir entendu ces sons, s'introduisit en chantonnant à l'intérieur. Je la suivis, encore à moitié sous le choc.

Une fois entrés, nous découvrîmes un salon poussiéreux, lugubre et empli jusqu'au dernier recoin de toiles d'araignées. J'essayai d'allumer la lumière mais apparemment il n'y avait plus d'électricité. « Je vais essayer de trouver le compteur. Tu vas te débrouiller, annonçai-je à ma sœur qui commençait déjà à explorer la pièce.

- Oui Marcus ne t'inquiète pas. J'ai trouvé de vieilles bougies, je vais aller voir à l'étage, me répondit-elle enchantée.

- D'accord mais fais attention à toi, cet endroit me fait peur », lançai-je à mi-voix.

Héloïse eut un grand éclat de rire puis s'aventura dans les escaliers, me laissant seul. Je sortis dehors pour partir à la recherche du malheureux compteur qui devait à mon avis être aussi usé que la bâtisse quand quelque chose me frôla les pieds. Je sursautai vivement mais quand je me retournai pour voir ce qui m'avait touché, je m'aperçus que ce n'était rien d'autre que le vieux Croquette, le chat de tante Pauline. « Tu m'as fichu une belle frousse », le grondai-je. Mais le matou ne sembla pas faire attention à ma remarque et attendit sagement que je lui donne une caresse. Je repartis à la recherche du compteur et venait de le trouver dans la grange à moitié effondrée quand tout à coup un cri strident déchira le ciel, troublant soudainement le calme pesant. Je reconnu la voix d'Héloïse et courus en direction de la maison. Une fois à l'intérieur je gravis à toute allure les escaliers du premier étage puis j'escaladai l'échelle du grenier. Arrivé tout en haut, je pénétrai dans une pièce exigüe, sombre et délabrée, encombrée par plusieurs dizaines de vieux bibelots.

Je découvris alors ma petite sœur en train de danser et de chanter autour d'un vieux tableau, une chandelle à la main. « Attention, lui dis-je, rassuré de la voir. Tu vas brûler quelqu'un !

- Regarde, regarde ce que j'ai trouvé, cria-t-elle joyeusement, tu ne la trouve pas magnifique ? » Elle me désigna le tableau et un frisson d'angoisse me parcourut de la tête aux pieds : le regard qui me fixait avait un je-ne-sais-quoi d'effrayant que la femme à qui il appartenait reflétait par tout son être.

A la demande d'Héloïse, nous installâmes la peinture au-dessus d'une immense cheminée qui trônait dans la cuisine. Puis nous entamâmes le ménage. Nous y passâmes toute notre fin de journée et quand nous rentrâmes enfin au Fief-Sauvin, où habitait ma sœur, je me pressai d'aller manger pour pouvoir enfin aller me coucher. Hélas, l'appréhension que j'avais ressentie devant le portrait tout à l'heure ne s'était pas dissipée et elle me coupait maintenant l'appétit. Je décidai alors de me concentrer sur ma chère Héloïse ; celle-ci n'avait pas l'air fatigué. Au contraire, elle était devant son ordinateur et semblait plongée dans la lecture d'un article : « Qu'est-ce que tu fais, lui demandai-je, intrigué.

- Je fais des recherches sur le tableau, me dit-elle tout en gardant son attention sur l'ordinateur. Mais je ne trouve rien de plus. Demain j'irai à la bibliothèque pour emprunter le livre sur le village, il y aura peut-être plus de réponses là-bas. » La simple évocation de l'œuvre me rappela les yeux sombres de la femme peinte et je tressaillis. « Je vais me coucher », murmurai-je, plus pour moi que pour ma

jumelle. Je me retournai pour voir si elle m'avait entendu et remarquai deux choses : la première était qu'elle semblait plus pâle que d'habitude et la seconde que ses yeux brillaient d'une lueur qui en disait long ; elle avait décidé de découvrir un mystère sur le tableau et elle ne lâcherait pas l'affaire avant que ce ne soit le cas. Le lendemain je me rendis donc seul à « La petite forêt ». Je rentrai dans la cuisine pour y continuer le travail commencé hier quand tout à coup je me sentis mal à l'aise : j'avais l'impression que le tableau me fixait. Je me tournai pour le regarder et je crus que les couleurs étaient plus vives qu'hier.

Je pensai soudain que ce changement avait sans doute quelque chose à voir avec la pâleur d'Héloïse or cela était vraisemblablement improbable. Je me ravisai donc rapidement et repartis vers ma chasse à la poussière. Bientôt j'entendis des pneus crisser à l'extérieur et je vis ma jumelle arriver en courant. « Marcus ! Marcus ! J'ai trouvé, me cria-t-elle, essoufflée.

-Du calme, répondis-je en essayant de la calmer, qu'est-ce que tu as trouvé ?

-Son histoire ! J'ai trouvé l'histoire du portrait !» Encore une fois j'eus un frisson mais cette fois-ci il était plus fort, ma peur était plus forte. À ce moment précis un grand bruit se fit entendre juste derrière nous, je me retournai les jambes flageolantes et soudain ma jumelle hurla : « Oh non ! Croquette, méchant chat ! Qu'est-ce que tu as fait ! Regarde cette pauvre Élisabeth !

-Élisabeth ? l'interrogeai-je.

-C'est le nom de la femme du tableau, m'expliqua ma petite sœur, je vais la remettre en place. » Quand Héloïse releva

l'œuvre, je fus saisi par le contraste entre sa pâleur et la teinte colorée d'Élisabeth. « Bon, on ne fera plus grand chose d'ici ce soir. Rentrons pour que tu me racontes l'histoire de cette femme que tu as l'air d'apprécier tant », déclarai-je en n'ayant pourtant aucune envie de l'entendre.

Une fois à la maison, nous nous installâmes confortablement dans le canapé et Héloïse commença son récit : « Élisabeth de Blacas était une jeune femme d'une vingtaine d'années qui vivait au XVIII<sup>ème</sup> siècle au château de Beaupréau , m'expliqua-t-elle. Son père, duc de Blacas, avait décidé de la marier à un riche bourgeois venu de Nantes or d'après la légende elle aimait déjà un homme, celui-ci s'appelait Jean-Charles Lebrun et était un simple peintre issu d'une famille de fermier.

-Lebrun, mais c'est notre nom de famille, fis-je remarquer.

-Chut ! Laisse-moi continuer, me gronda Héloïse. Il était donc issu d'une famille de fermier et le duc refusa évidemment qu'il épouse sa fille. Élisabeth, éplorée, décida donc de se donner la mort à l'aide d'un poignard. Jean-Charles en fut si accablé qu'il décida de peindre un portrait de son amour avec dans les mains l'arme qui lui avait ôté la vie puis, dans un élan de folie, il maudit le tableau ; décrétant que dans trois siècles, sa bien-aimée reviendrait à la vie et emporterait dans l'œuvre l'âme d'une jeune personne au caractère ressemblant à celui de sa belle. Voilà ! Alors, ça t'a plu ? » me demanda ma jumelle avec un grand sourire mais je ne répondis pas. Dans un autre contexte j'aurais trouvé cette légende très intéressante or à cet instant je la trouvai sinistre et surtout effrayante. Je regardai ma sœur et me rendis alors compte qu'elle semblait

épuisée, comme si le récit l'avait éreintée et qu'elle n'avait plus été que l'ombre d'elle-même. Puis, comme je n'arrivais pas à me concentrer sur quoi que ce soit, mon attention dériva vers un bout de papier posé sur la table basse. Je le pris dans mes mains et découvris avec surprise que ce n'était rien d'autre qu'un billet d'avion pour Oslo, en Norvège. « Qu'est-ce que c'est, demandai-je en me tournant vers Héloïse. Tu pars en voyage ?

-Je ne te l'avais pas dit, me répondit-elle d'une voix faible. Tu sais que depuis des années je rêve de la Norvège, continua-t-elle de la même voix lasse tandis que je lui disais oui de la tête. Eh bien j'ai enfin décidé de partir. Normalement je suis censée partir demain.

-Et tu ne comptais pas m'en parler ? m'offusquai-je.

-Je comptais te faire la surprise. Comme tu habites à Nantes, je serais venue chez toi la veille et aurais été à l'aéroport pour prendre mon vol le lendemain. » Elle m'expliqua cela calmement avant de décider d'aller se coucher.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure et décidai d'aller voir si Héloïse allait mieux. Je découvris alors son lit vide. Je la cherchai dans toute la maison, dans le village, j'allai à la ferme, chez ses amis. Hélas je ne la trouvai nulle part. Je retournai alors à « La petit forêt » et tentai de continuer quelque peu le ménage. Ma jumelle serait-elle finalement partie en voyage ? Mais pourtant, elle ne serait pas partie sans me le dire ? Les suppositions se bousculaient dans ma tête tandis que j'entrai dans la vieille cuisine. Je me figeai alors devant le tableau : le regard de la femme avait aujourd'hui quelque chose de triste, de

désespéré, ses couleurs semblaient encore plus vives, plus intenses. Mon imagination me jouait en ce moment d'étranges tours.

Ceci est l'histoire que j'ai vécue il y a de cela huit ans. Après ce jour j'ai quitté « La petite forêt » et n'y ai jamais remis les pieds, aujourd'hui elle ne doit plus être qu'une vieille ruine perdue au milieu de la campagne. J'ai laissé là-bas le tableau et tous les autres bibelots qui s'y trouvaient. Et quant à Héloïse, je ne l'ai jamais revue.